Zeitschrift: Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques

Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie

Band: 18 (1885)

Artikel: La Parousie

Autor: Revel, A.

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-379370

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LA PAROUSIE

PAR

A. REVEL

Il a paru, l'année dernière, un ouvrage remarquable sur les doctrines eschatologiques du Nouveau Testament, sous ce titre développé : *The Parousia ; a critical study of the Scripture doctrines of Christ's second coming, His Reign as King, the Resurrection of the dead, and the general Judgment* (Portland, Maine, 1884, seconde édition ; in-12 de 394 pages). L'auteur, le docteur Israël Warren, s'est proposé de coordonner les faits fondamentaux de la *Parousie*, de la *Royauté de Christ*, de la *Résurrection* et du *Jugement ;* et il déclare, dans sa préface, avoir éprouvé une satisfaction intime en voyant que nombre de textes réputés désespérément obscurs venaient s'agencer d'eux-mêmes dans la structure de l'édifice et émerger en pleine lumière.

Nous avons éprouvé, en lisant ce volume, une rare jouissance ; et nous allons essayer de résumer à grands traits le développement de la nouvelle thèse eschatologique du docteur Warren.

I

La Parousie de Christ.

Le mot *Parousie* se rencontre vingt-quatre fois dans le Nouveau Testament et se rapporte dix-sept fois à la personne de Christ. Il dérive du verbe πάρειμι (adsum) qui se trouve employé vingt-deux fois pour exprimer l'idée de la présence per-

sonnelle. Il n'est donc pas douteux que le sens exact du mot *Parousie* est celui de *présence*, et non pas d'*avènement*. L'avènement est un fait initial, qui suppose le substantif ἔλευσις ; or ἔλευσις est un ἅπ. λεγ. (Act. VII, 52) qui désigne clairement le fait de l'incarnation. La Parousie, au contraire, est un fait permanent (« la présence de Christ ») qui, pour n'être pas d'une nature matérielle et tangible, n'en est pas moins aussi réel que l'existence même du Dieu-Esprit ; car Jésus a dit : « Là où deux ou trois sont assemblés en mon nom, je suis au milieu d'eux » ; et encore : « Voici, je suis avec vous tous les jours ». Ce qui n'est certainement pas une expression figurée, ni un jeu d'esprit.

Rien ne prouve mieux la confusion incroyable des idées, dans le domaine eschatologique, que l'obstination des traducteurs et des commentateurs à dénommer la Parousie « l'avènement de Christ », tandis que ce terme ne correspond à rien de semblable dans l'original. La faute de ce contre-sens énorme remonte à la Vulgate qui, sauf un petit nombre d'exceptions, traduit παρουσία par le mot *adventus*, au lieu de *præsentia ;* et ce serait un thème de curieuses recherches que de déterminer jusqu'à quel point saint Jérôme aurait coupé court aux rêveries adventistes, s'il avait eu le bon esprit de laisser aux termes grecs leur vraie signification. Après avoir récité le « mea culpa », nous avons essayé, à notre tour, de substituer partout le mot « Présence » à celui d'« avènement » ; nous avons dû reconnaître que la traduction y gagne toujours en détermination et en clarté, et nous avons éprouvé une forte impression, comme si le ciel s'était tout à coup rapproché de la terre.

Comme prix de son abaissement, de ses souffrances et de sa mort ignominieuse sur la croix, Jésus a été couronné de gloire et d'honneur et s'est assis à la droite du trône de Dieu (Hébr. II, 9 ; XII, 2). Plus a été profonde son obéissance volontaire, plus a été grande son élévation (Philip. II, 6-11). Toute puissance lui a été donnée dans le ciel et sur la terre (Math. XXVIII, 18 ; comp. XI, 27 ; Jean III, 35 ; 1 Cor. XV, 25-28 ; Eph. I, 20-22) ; ce qui constitue sa dignité suprême et complexe de Roi, de Législateur et de Juge (comp. Es. XXXIII,

22). Ces trois fonctions, quoique distinctes, sont inséparables ; et, dans leur union intime, elles sont transcendantes, car Christ les exerce pour donner la vie à ceux qui sont morts dans leurs fautes et dans leurs péchés, et pour étendre les bienfaits de la rédemption à l'homme tout entier, à la vie corporelle aussi bien qu'à la vie spirituelle. La régénération (nouvelle création, nouvelle naissance) est un relèvement spirituel d'entre les morts, relèvement que complète et parachève la résurrection. Telle est la puissance du Seigneur glorifié ; et sa Parousie, c'est-à-dire sa présence en ce monde, n'est pas autre chose que l'exercice continuel de cette puissance glorieuse et suprême qui réalise le plan de la rédemption et développe tous les fruits de l'incarnation du Fils de Dieu. Elle n'est pas un point dans l'espace du temps, mais elle embrasse une longue durée. Puisqu'il s'agit d'un fait permanent, la chose va de soi. Au cours de cette durée, nombre d'événements considérables doivent avoir lieu ; à savoir : l'établissement du nouveau Royaume des cieux (Math. XVI, 28 ; XXVI, 64) ; la destruction de Jérusalem et du temple (Math. XXIV, 27, 34) ; la vengeance de Dieu sur les persécuteurs des élus (Luc XVIII, 6, 7 ; Jacq. V, 7, 8) ; la destruction de l'Homme du péché (2 Thes. II, 8) ; l'épreuve et la récompense des fidèles (Apoc. ; épp. aux sept Eglises) ; la résurrection des morts (1 Cor. XV, 23) ; le jugement universel (2 Cor. V, 10 ; Math. XXV, 31-46) ; les nouveaux cieux et la nouvelle terre (Apoc. XXI, 1 ; comp. 2 Pier. III, 12,13). La Parousie n'est donc pas un acte isolé, mais une vaste période s'étendant depuis la fondation du royaume messianique jusqu'à la consommation finale ; et les événements qui en signalent le cours y sont renfermés (prépos. ἐν) comme autant de moments principaux. La Parousie est une ; elle ne se répète pas, elle est continue. Elle n'est pas un événement particulier et déterminé ; elle constitue toute une dispensation, le Règne de Christ, qui n'a de limites que celles du temps (1 Cor. XV, 24-26), « l'océan des âges » ; elle est l'histoire même du monde qui se déroule majestueusement à travers les siècles, dès le jour parfaitement déterminé où Christ est entré en possession de son règne.

Par suite, les verbes ἔρχομαι, ἥκω (« je viens, j'arrive ») s'emploient pour désigner les actes multiples par lesquels Christ exerce son pouvoir royal envers les siens et envers toute puissance hostile. Il vient sur les nuées pour manifester sa gloire et sa majesté divines, pour témoigner de sa grâce envers les uns et de sa sévérité envers les autres; et il incombe à l'exégèse de déterminer, chaque fois, le mode et le but précis de ces manifestations. Ecartons soigneusement toute idée anthropomorphique; n'oublions pas qu'il s'agit constamment d'un Etre divin en possession de l'omniprésence; sachons dégager l'idée de l'image et n'allons pas transformer des symboles en apparitions matérielles et visibles. Tout comme les jugements divins sur l'ancienne Egypte (Esaïe XIX, 1) sont représentés par l'image de l'Eternel monté sur une nuée rapide, de même aussi le jugement de Christ sur la génération contemporaine (Math. XXVI, 64) est annoncé au sanhédrin comme la venue du Fils de l'homme sur les nuées du ciel. Le Sanhédrin ne s'y est pas trompé; il a vu, dans cette menace prophétique, l'affirmation solennelle de la divinité de Christ et d'un jugement qui n'appartient qu'à Dieu. Mais cette venue est un événement spécial, et non pas la Parousie elle-même; car la Parousie renferme une foule d'actes semblables qui tous affirment la souveraineté de Christ sur le monde entier et sa continuelle intervention pour l'établissement de son règne, soit en nourrissant l'Eglise, en la purifiant et en la sanctifiant par sa Parole, soit en domptant les ennemis, soit en renversant les forteresses de l'esprit d'erreur et de mensonge. A le bien prendre, qu'est-ce que le second livre de saint Luc sinon le récit des actes accomplis par le Chef suprême de l'Eglise pour la conquête du monde? La destruction du judaïsme et du paganisme et de toutes les puissances persécutrices, l'œuvre des missions, les réveils, — sont tout autant de démonstrations de l'action continue de Christ, autrement dit de sa Parousie.

Il est donc évident que le mot *avènement* et son prototype latin *adventus* ne sont pas les équivalents du mot grec παρουσία. La différence est radicale, comme entre une série d'actes suc-

cessifs et partiels et une durée indéfinie, entre une série de manifestations locales et une manière d'être universelle et permanente. Les formules *seconde venue* et *second avènement* n'auraient jamais vu le jour si l'Eglise s'était habituée à parler de la *Présence du Seigneur* comme étant la réalisation de ses espérances prochaines et lointaines; et l'on n'aurait éprouvé aucune difficulté à admettre que, pour la première génération des chrétiens, la Parousie était réellement proche et devait en même temps avoir une durée suffisante pour l'accomplissement graduel des promesses. Pourquoi ne pas revenir tout simplement à cette conception primitive qui était, pour les apôtres et les Eglises apostoliques, une source abondante et inépuisable d'activité, d'espérance et de sainte allégresse?

Le point de départ de l'eschatologie chrétienne nous est fourni par la question des disciples: « Quand cela arrivera-t-il, et quel sera le signe de la Parousie? » La réponse à cette question n'aurait pu être plus explicite ni plus détaillée. La date précise (le jour et l'heure) n'est, il est vrai, connue que de Dieu seul (Marc XIII, 32; comp. Act. I, 7); mais l'époque est parfaitement déterminée, et avec une clarté croissante (Math. IV, 17; X, 7, 23; XVI, 27,28; XXIV, 34): « La *génération contemporaine* ne passera point que tout cela n'arrive. » Tout cela, c'est-à-dire: l'enfantement douloureux d'un nouvel ordre de choses; l'évangélisation du monde entier alors connu; la grande tribulation juive et la destruction de Jérusalem et du temple; le signe du Fils de l'homme venant sur les nuées du ciel, et le rassemblement des élus. Tout ce qui, en un mot, constitue les approches et les débuts de la Parousie aura lieu au vu et au su de la génération contemporaine des apôtres; et la Parousie se produira d'un bout à l'autre du monde, comme la lumière d'un éclair se fait voir partout instantanément.

Il n'y a pas d'expédient capable de faire plier ces textes, pas de subterfuge qui permette de les escamoter.

Sur les traces de leur maître, les apôtres ont constamment affirmé la proximité de la Parousie; et sur près de cent passages qui, dans les évangiles et dans les épîtres, contiennent

des allusions directes ou indirectes à ce grand sujet, il n'y en a pas un seul qui représente la Parousie comme éloignée et qui doive s'entendre d'une prophétie à longue échéance. Le témoignage du Nouveau Testament est clair et positif; il ne prête pas à l'équivoque, ne fait pas supposer un sens caché ou une réserve mentale, et n'autorise pas un ajournement à deux mille ans ou plus. Ce témoignage est cumulatif; c'est celui du Maître aussi bien que des disciples; il représente les espérances de tous les apôtres aussi bien que de toutes les Eglises; sauf la prédication de la croix, il n'est pas de vérité chrétienne aussi pleinement attestée que la proximité de la Parousie, et tous les chrétiens primitifs l'ont comprise de la même manière, ainsi que le reconnaissent la grande majorité des commentateers. Expliquerait-on par une erreur ce témoignage universel de l'âge apostolique? Qu'on essaye d'en effacer l'élément de la proximité de la Parousie; on effacera du même coup l'élément parénétique dont elle fait la force et la valeur; la solennité des exhortations de Christ, de Paul, de Jacques, de Pierre, sera détruite, et les motifs du courage, de l'espérance, de la joie et de la fidélité n'auront plus d'importance pratique. « Il vient », disaient d'un commun accord les apôtres; et ils présentaient la Parousie comme un fait très prochain, avec un redoublement d'insistance. Nous devrions dire à notre tour: « Il est venu »; Il est maintenant et dès longtemps assis sur son trône; Il règne, Il gouverne, Il juge, Il récompense un chacun selon ses œuvres; Il envoie ses anges pour exécuter sa volonté; Il dirige toutes choses par sa providence et les renouvelle par la force créatrice de son esprit. Dans cette conviction ferme que Jésus est présent partout, qu'Il n'abandonne rien au hasard, qu'Il soutient tout par sa parole puissante, nous ferions l'expérience de plus grandes choses; nous verrions le ciel ouvert, et les anges de Dieu monter et descendre sur le Fils de l'homme.

[A cet endroit, le docteur Warren qui a d'abord soigneusement examiné tous les textes, en les accompagnant de notes exégétiques, passe en revue les différents moyens que l'on a imaginés pour se défaire de cette proximité de la Parousie

attestée par les apôtres. Il y met une vivacité assaisonnée d'une pointe de malice.]

La méthode la plus commune consiste à faire usage du grand éteignoir 2 Pierre III, 8 (citation du psaume de Moïse) : « Devant le Seigneur, un jour est comme mille ans, et mille ans sont comme un jour. » D'où il suivrait que, pour apprécier les déclarations ayant la Parousie pour objet, il faut employer une mesure du temps surhumaine et divine. Point de vue légitime et sublime, s'il s'agissait de l'existence même de Dieu et de l'ensemble de ses œuvres et de ses desseins. Mais lorsque Dieu, pour notre instruction et pour notre affermissement, daigne employer un langage à notre portée, et répéter cent fois que la Parousie du Fils de l'homme est tout proche de la génération contemporaine des apôtres ; lorsque Christ lui-même affirme solennellement : « En vérité, je vous dis que cette génération ne passera point que tout cela n'arrive » ; que faut-il donc comprendre ? Qu'il a voulu parler au point de vue de l'éternité ? Cela reviendrait à dire : « Je n'entends pas être compris d'après le sens ordinaire et naturel des mots, mais d'après un sens secret et ineffable ; tout cela arrivera pendant cette génération, oui, en vérité ; mais par les mots *cette génération*, il vous faut entendre *x*, *y*, *z* » ! Le fait est que si le terme *génération* n'indique pas avec une précision mathématique le *jour* et l'*heure*, et s'il permet un écart de quelques années, il n'en est pas moins certain que les limites de cette courte période ne peuvent s'étendre à un espace de vingt siècles, ni même de deux, ni même d'un seul, mais se renferment dans un espace maximum de quarante ans.

Une autre méthode, qui ne manque pas de hardiesse, consiste à révoquer en doute la crédibilité des apôtres. Dans leur attente de la parousie, ils se sont trompés ; ils n'ont pas reproduit exactement l'enseignement du Seigneur ; ils l'ont mal traduit ; ils ne l'ont pas donné dans l'ordre primitif ; ou bien ils l'ont fait passer à travers le prisme de leur ardente imagination. Mais s'ils ont pu, tous ensemble, commettre de pareilles méprises sur un sujet d'importance majeure, comment invoquer leur témoignage sur d'autres sujets non moins importants ?

On dit que saint Paul, en particulier, a graduellement et sensiblement modifié son langage eschatologique, en passant des premières épîtres (les deux aux Thes.) aux grandes épîtres et de celles-ci aux épîtres de la captivité. Un jeune homme sans expérience peut éprouver le besoin de se corriger et de revenir sur ses opinions premières ; mais quant à saint Paul, il y a là une impossibilité psychologique. Toutes ses épîtres appartiennent à son âge mûr. Et en fait, les divers groupes de son recueil de lettres ne trahissent aucune hésitation ni aucune contradiction interne.

Une hypothèse monstrueuse. Le Seigneur aurait employé « à dessein » un langage équivoque, dans le but moral (!) d'exercer la vigilance de ses disciples. Ce procédé justifierait assez bien les railleries des moqueurs dont parle 2 Pierre III, 3.

Un moyen terme. Saint Paul n'entendait pas enseigner comme certaine, mais seulement comme possible, la proximité de la parousie : « Il se pourrait bien... peut-être... peut-être oui, peut-être non... » Nous voilà bien renseignés et dûment avertis! Là où saint Paul affirme une certitude, on le représente comme s'exprimant à mots couverts et sur le ton du doute, pour se ménager probablement une retraite ! L'erreur est la même si l'on suggère que l'apôtre ne voulait qu'exprimer son espérance et son ardent désir, et nullement annoncer la proximité d'un fait ; car saint Paul affirme et ne se borne pas à exprimer un vœu.

Un singulier anachronisme. La parousie est, pour tous les apôtres, un fait prochain, sans doute ; mais comme elle ne s'est réalisée ou accomplie dans aucun événement historique déterminé, elle doit être nécessairement l'objet d'une attente continuelle pour tous les âges. De quels textes bibliques résulte donc cette attitude expectante de tous les âges ? et que peut signifier cette imminence perpétuelle ? Si la parousie était imminente pour les apôtres, c'est qu'elle devait commencer « bientôt, dans peu de temps, dans si peu de temps que rien » (μικρὸν ὅσον ὅσον, Hébr. X, 37). Ou bien cette proximité était réelle, ou bien elle n'offre aucun sens plausible.

Dernière évasion. On a souvent recours à la fameuse théorie

du double sens : le sens apparent et le sens plus profond qu'aucuns dénomment « le sens prégnant de la prophétie. » Les innombrables extravagances, les énigmes, les rébus, les logogriphes enfantés par une certaine eschatologie, proviennent de la théorie du sens prégnant. Or il suffit d'observer que le Seigneur et ses disciples ne parlent jamais que d'*une* seule parousie. Il n'est donc pas question de voir double. Et l'on dirait volontiers avec certain personnage de Shakespeare (*Macbeth,* act. V^e^, sc. VII^e^) : « Puissent-ils ne plus être crus, ces jongleurs qui nous trompent avec des *mots à double sens ;* qui donnent à nos oreilles des paroles de promesses, et qui les démentent à nos espérances ! »

Passons maintenant aux objections. Il est impossible, dit-on, de concevoir que la destruction de Jérusalem soit un accomplissement de la parousie. Mais le Seigneur n'a pas parlé d'un « accomplissement ; » il n'a pas employé la formule ἕως ἂν πάντα ταῦτα πληρωθῇ, il a fait usage des mots ἕως ἂν γένηται, ce qui confirme précisément le sens que nous avons donné au terme de parousie. Quant au fait de la destruction de Jérusalem, ce n'est qu'un incident si l'on veut ; mais la chute de la théocratie juive, après une durée de seize cents ans, et l'avènement simultané d'une économie nouvelle, ne sont pas, dans l'histoire de l'humanité, de simples incidents. On ne saurait non plus transformer en objection le langage dont se sert Jésus dans Math. XXIV, 29-31 (« le soleil s'obscurcira... »), car il est évident que ce langage poétique et symbolique ne peut être interprété à la lettre et ne représente, sous de vives couleurs, que l'ébranlement et le changement des choses qui ont été faites pour un temps et qui doivent céder la place au royaume inébranlable (Hébr. XII, 25-29). On objecte, en second lieu, que la parousie devait amener à sa suite la résurrection des morts, le jugement, la fin du monde, etc. ; or tout cela n'ayant pas eu lieu du vivant des apôtres, la parousie elle-même n'a pu avoir lieu non plus. A quoi nous répondons que la parousie n'étant pas un point isolé dans l'espace du temps, mais la présence permanente de Christ, il s'ensuit qu'elle a réellement commencé, au temps des apôtres, par la chute de l'ancienne

théocratie, de sa ville sainte et de son temple, et qu'elle durera autant que le royaume messianique, jusqu'à sa complète et glorieuse réalisation dans la « nouvelle Jérusalem, » la Cité de Dieu ; durée suffisante pour la conquête spirituelle du monde, pour la résurrection et pour le jugement. L'objection, à première vue formidable, est donc entièrement dénuée de valeur ; car elle s'appuie sur une conception de la parousie absolument erronée. Veut-on invoquer la perpétuité de l'institution de la sainte cène, telle qu'elle résulte de 1 Cor. XI, 26 ? Les mots ἄχρις οὗ ἔλθῃ (la particule ἄν est de trop dans le texte), outre qu'ils affirment la proximité de la venue de Christ, n'impliquent nullement une cessation ; il est aisé de s'en convaincre en comparant Act. VII, 18; XXVII, 33 ; Rom. V, 13 ; 1 Cor. XV, 25 ; Gal. IV, 19 ; Apoc. II, 25. Il n'y a pas d'épître paulinienne qui insiste plus fréquemment sur la proximité de la parousie que la première aux Corinthiens. D'un bout à l'autre, l'exhortation la plus pressante à se montrer dignes de la vocation en Christ se résume constamment dans les mots : « Le Seigneur vient ; son jour est proche » (1 Cor. I, 8; III, 13; VI, 2; VII, 29-31) ; et à la fin de l'épître, c'est encore *Maran-atha* (XVI, 22). Sous la même impression de solennité, l'apôtre exhorte les fidèles de Corinthe à ne point faire de la sainte cène un grossier festin, mais un mémorial sacré de la mort du Sauveur. Qu'y a-t-il là de contraire à la perpétuité de l'institution pour tous les chrétiens? Saint Paul, dans son ardente sollicitude, veut préparer l'Eglise de Corinthe à bien comprendre la gravité des circonstances ; « le temps est court... la figure de ce monde passe » (VII, *l. c.*)... « je dis cela pour vous porter à vous attacher au Seigneur » (VII, 35). On prétend que la venue de Christ devait être corporelle et visible, et que par conséquent la parousie appartient encore à l'avenir. Or affirmer n'est pas prouver ; et sous cette affirmation se cache une erreur grossière, la présence personnelle de Jésus glorifié étant tout autre chose qu'une réapparition corporelle et visible aux yeux de la chair. La visibilité matérielle n'est pas une condition de la personnalité ; car autrement il faudrait mettre en doute la personnalité

de Dieu lui-même, que nul homme n'a vu ni ne peut voir. Là-dessus, on nous renvoie au passage Act. I, 11; et il faut avouer que la plupart des versions et des commentaires favorisent l'idée d'un retour visible de Christ. Mais ne serait-ce pas une inadvertance? Le sens du passage dépend des mots ὃν τρόπον, qui se lisent également dans Math. XXIII, 37 et Luc XIII, 34 (« *comme* une poule rassemble sa couvée sous ses ailes »), dans Act. VII, 28 (« veux-tu me tuer, *comme* tu as tué, hier l'Egyptien? ») et dans 2 Tim. III, 8 (« *de même que* Jannès et Jambrès s'opposèrent à Moïse »). Nous avons par là même la clef du passage en question; il s'agit, non pas d'un rapport d'identité matérielle et formelle, ou de la répétition du mode, mais d'une ressemblance de fait. Or le fait du retour de Christ sur les nuées rentre dans la série des signes précurseurs de la parousie, ainsi qu'il l'a déclaré lui-même à ses disciples (Math. XXIV, 30) et au sanhédrin (Math. XXVI, 64); et nous avons vu déjà ce que ces mots expriment : une menace prophétique (comp. aussi Apoc. I, 7) à l'adresse de la nation juive qui n'a pas voulu de Christ pour son Roi, et l'aura bientôt pour son Juge. On considère la venue du Saint-Esprit comme remplissant le vide causé par l'absence personnelle de Jésus, et par suite comme une preuve que l'œuvre de l'Esprit est destinée à joindre les deux faits extrêmes de l'ascension et de la parousie. Cette conception n'est pas soutenable. Jésus a promis qu'il prierait le Père de donner aux siens un autre Paraclet, l'Esprit de vérité, afin qu'il demeure « éternellement » avec eux (Jean XIV, 16, 17); il a représenté à ses disciples (XVI, 7) qu'il était avantageux qu'il les quittât, car s'il ne s'en allait pas, le Paraclet ne viendrait point. La venue de l'Esprit était absolument subordonnée à la glorification de Jésus (Jean VII, 39); la fonction de l'Esprit est de glorifier Jésus (Jean XVI, 14); la gloire du Seigneur a donc resplendi sur la terre dès le jour où il a reçu du Père le Saint-Esprit et l'a répandu sur les disciples (Act. II, 33) au vu et au su de toute la maison d'Israël. L'effusion du Saint-Esprit, bien loin de prouver que sa parousie est encore un fait à venir, est donc la meilleure preuve que la

présence de Christ comme Roi et Seigneur (Act. II, 36) s'est réalisée peu de jours après l'ascension, avec la puissance d'en haut (Act. I, 5, 8).

Il reste une dernière objection, dont on fait l'usage le plus fréquent et qu'on reproduit avec le plus de confiance. Elle est tirée du fameux passage 2 Thes. II, 1-12 : la parousie de notre Seigneur Jésus-Christ et notre réunion avec lui ne sont pas encore là (ὡς ὅτι ἐνέστηκεν) ; il faut d'abord que l'apostasie soit arrivée et que l'homme du péché ait été révélé; et lorsque le mystère de l'iniquité, qui agit déjà, n'aura plus de frein, l'impie sera révélé, et le Seigneur le réduira à néant par la manifestation de sa parousie. On conclut de cette déclaration de l'apôtre qu'il entendait réfuter vigoureusement, de la manière la plus formelle, l'idée de la « proximité » de la parousie. Est-ce bien le cas? Les quelques passages du Nouveau Testament où se retrouve le parfait du verbe ἐνίστημι (au participe) ne se rapportent pas à un fait « prochain, » mais à quelque chose de « présent » (comp. Rom. VIII, 38; 1 Cor. III, 22; VII, 26; Gal. I, 4; Hébr. IX, 9). L'erreur des Thessaloniciens n'est pas d'attendre la parousie comme très prochaine (l'apôtre les y encourage : 1 Thes. I, 10, III, 13; IV, 17 ; 2 Thes. I, 5-10; II, 15) ; mais de la considérer comme « étant déjà là » avec tout son cortège de rétributions, de punitions et de justes châtiments sur les persécuteurs et les impies (2 Thes. I, *l. c*). Ces persécuteurs, il n'est pas difficile de les reconnaître ; ce sont les Juifs, « ces ennemis du genre humain, qui ne cessent de mettre le comble à leurs péchés » (1 Thes. I, 15, 16), et s'enfoncent toujours plus avant dans leur haine contre l'Evangile, jusqu'à ce que la colère divine ait fini par les atteindre. Les Thessaloniciens ont eu particulièrement à souffrir de la part de ces hommes méchants et pervers ; mais, de Judée en Europe, toutes les Eglises de Dieu qui sont en Jésus-Christ ont partagé le même sort et ont dû passer par beaucoup d'afflictions, de souffrances, de calamités et de tribulations. En sont-elles sorties intactes et indemnes? hélas non ! Parmi les signes précurseurs de la destruction de Jérusalem, le Seigneur a expressément rangé l'*apostasie* de la foi : « Alors on vous livrera aux tour-

ments, et l'on vous fera mourir ; et vous serez haïs de toutes les nations, à cause de mon nom. Alors aussi plusieurs succomberont, et ils se trahiront et se haïront les uns les autres. Plusieurs faux prophètes s'élèveront et séduiront beaucoup de gens. Et parce que l'iniquité se sera accrue, la charité du plus grand nombre se refroidira » (Math. XXIV, 9-12). D'abord il est question de « plusieurs, » et puis c'est « le plus grand nombre. » Qui ne se souvient de l'avertissement donné à Simon Pierre : « Satan a demandé de vous cribler comme on crible le blé » (Luc XXII, 31) ? Pendant la courte période (Math. XXIV, 22) de cette grande tribulation, les jeunes Eglises ont été, elles aussi, passées au crible ; et le danger de l'apostasie a été pour elles une redoutable réalité, ce que confirmerait au besoin le témoignage de Tacite, dans son récit de la persécution néronienne (*Ann.* XV, 44). Ce même danger a été fortement relevé dans les dernières épîtres, écrites de l'an 55 à l'an 65 (ou 67), en particulier dans 1 Tim. IV, 1 ; 2 Tim. III, 1 ; Hébr. III, 12 ; VI, 1-8; X, 25-31; XII, 12-17 ; Apoc. II, III. Ces défections, ces naufrages de la foi, cette apostasie, sont un fait historique aussi clairement établi qu'aucun autre dans la série des signes précurseurs. L'*homme du péché* est un problème plus difficile, mais non insoluble. Il s'agit, tout d'abord, non d'un principe abstrait, mais d'une personne qui est l'incarnation du péché, de l'iniquité, de l'impiété, et dont saint Paul avait souvent entretenu les Thessaloniciens. S'ils ont bonne mémoire, ils savent ce qui empêche la manifestation de l'impie. Grâce aux communications orales de l'apôtre, il n'y avait donc rien d'énigmatique pour les Thessaloniciens dans la description sommaire du mystère d'iniquité. Et si l'impie n'est pas désigné plus clairement dans un écrit destiné à la circulation (comp. 1 Thes. V, 27), nous ne pouvons expliquer le fait que par la nécessité, fort compréhensible du reste, d'observer une grande réserve et d'user de prudence. Ces précautions dans l'emploi de la publicité épistolaire prouvent à l'évidence qu'il s'agit d'une puissance redoutable et satanique ; elle ne s'est pas encore manifestée sous son vrai jour, mais c'est un orage qui s'amasse sur toutes les Eglises. En un mot, il s'agit de la se-

conde puissance persécutrice, de l'empire romain ; elle va se personnifier dans le plus abominable scélérat qui ait jamais souillé la pourpre impériale, et elle déchaînera les horreurs de la persécution, comme les Juifs eux-mêmes n'ont su le faire. Courte, mais terrible période (comp. Math. XXIV, 22), qui doit signaler la proximité de la parousie, proximité résultant des nombreuses déclarations du Seigneur et des apôtres, en particulier du texte décisif et fondamental : « En vérité, je vous le dis, cette génération ne passera point, que tout cela n'arrive. Le ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront point. »

Comment cette conception de la parousie, quant à la nature, à la durée et à l'avènement, s'accorde-t-elle avec le mode de représentation ? Les grands phénomènes qui doivent la signaler, l'obscurcissement du soleil et de la lune, la chute des astres, l'embrasement du monde, la disparition des cieux, tout cela a donc eu lieu dix-huit cents ans passés ? Tout cela n'est que la forme extérieure des manifestations divines. La promulgation de la loi sur le Sinaï a été accompagnée de phénomènes terribles : les grondements de la foudre, les éclairs, la sombre et épaisse nuée, les sons puissants et prolongés de la trompette, une fumée de fournaise et des jets de flamme, la montagne ébranlée dans ses fondements, rien ne manquait pour frapper le peuple d'effroi et d'épouvante, et Moïse lui-même partageait cette frayeur (Hébr. XII, 18-21). Ce n'était pourtant qu'une angélophanie (Deut. XXXIII, 2, dans le texte et la version grecque ; Act. VII, 53 ; Gal. III, 19 ; Hébr. II, 2) ; mais cette description est devenue ensuite la source et le modèle de la diction poétique et prophétique, toutes les fois qu'il s'agissait de rendre sensibles à l'imagination humaine les manifestations de la Providence et son pouvoir irrésistible. Preuve en soit le Psaume XVIII, qui célèbre de la même manière les délivrances dont David a été l'objet (8-16), sans qu'il puisse venir à l'esprit de personne que ce langage poétique doive s'entendre au sens littéral et matériel (comp. Ps. L, 1-6, XCVII, 1-6, CIV, 1-9 ; Esa. XIX, 1, LXIV, 1, 2 ; Ezéch. I, 4, X, 3-5 ; Dan. VII, 13 ; Joël III hébr. ; Hab. III, 3-15). Il en est de même du langage symbolique et figuré dont

se sert Jésus pour peindre les réalités de sa parousie ; les apôtres ne l'ont pas compris autrement, et l'application faite par l'un d'eux (Act. II, 16-21) de la prophétie de Joël démontre ce qu'il faut penser de la grossière matérialisation à laquelle ce langage a été trop souvent soumis. « Le royaume de Dieu », disait Jésus aux pharisiens (Luc XVII, 20), « ne vient pas de manière à frapper les regards ; on ne dira point : Il est ici, ou : il est là ; car voici, le royaume de Dieu est au dedans de vous » (ἐντὸς ὑμῶν). Il n'attire pas l'observation, ou l'attention, des sens ; il n'appartient pas au monde phénoménal ; il est un fait d'un autre ordre, un fait intérieur, d'une nature spirituelle, qu'on ne peut localiser (comp. Math. XXIV, 26,) ni assimiler à un imposant royaume temporel inauguré à grand fracas.

La parousie du Seigneur devait donc inaugurer, dans la sphère spirituelle, la nouvelle dispensation du royaume des cieux. Mais il fallait briser la prison de pierre où le nouveau peuple élu risquait de rester renfermé ; le temple, la ville et la nation des Juifs étaient condamnés à disparaître, comme le grand obstacle matériel à l'établissement du nouvel ordre de choses ; et la génération contemporaine, frappée de terreur (Luc XXI, 20-26), les vit en effet disparaître comme dans un embrasement, au milieu des sifflements de la tempête. Cette description du jugement divin sur tout un peuple, sur son pays et sa capitale, présente les mêmes couleurs que nombre de prophéties de l'Ancien Testament (Esa. XIII, 6-16; XXIV, 1, 18-23; XXXIV, 4, 5, 8-10 ; Ezéch. XXXII, 7-10 ; Joël II, 1, 10, etc.) ; le soleil devenu ténébreux, la lune changée en un disque sanglant, les astres tombant du ciel, les puissances des cieux ébranlées, cela signifie, dans le langage populaire des prophètes, que, à l'instar de Babylone, de l'Egypte, de l'Idumée, le peuple juif et sa capitale et son temple sombreront dans une catastrophe, au vu et au su de la génération contemporaine. Le même langage, où, si l'on veut, la même phraséologie est employée dans la seconde aux Thessaloniciens (I, 7, 8) et dans la deuxième de Pierre (III, 10), en rapport avec des événements qui ont autrement changé la face du monde que la chute de Babylone et les châtiments sur l'Egypte et l'Idumée. La parousie ne perd

rien de sa grandeur à cette comparaison. Les anges, les esprits célestes, ont poussé des cris de joie et ont éclaté en chants d'allégresse lorsque le Créateur a fondé la terre (Job XXXVIII, 7) ; à la naissance d'un petit enfant dans l'étable de Bethléem, ils se sont trouvés en présence d'un fait autrement grand et digne de leurs louanges ; car c'était une grande chose que de tirer un monde du néant, mais il y avait plus de grandeur à le racheter. Déployer la toute-puissance dans l'ordre physique et phénoménal, c'est exercer la forme inférieure de la puissance ; mais fonder un royaume de sainteté dans les cœurs d'une race déchue, un ordre d'idées et de principes régissant la liberté humaine et triomphant de la corruption d'un monde mauvais, poursuivre d'âge en âge la conquête des âmes, des pensées, des mœurs, des lois, des philosophies et de toutes les forces sociales, c'est exercer un pouvoir plus grand, une toute-puissance plus sublime et plus féconde en ressources et en bienfaits. Si nous n'étions pas des créatures plus portées au sensualisme qu'au discernement spirituel, nous n'attacherions pas une importance majeure à ce qui a de l'éclat et à ce qui fait beaucoup de bruit.

Permettez, conclut le Dr Warren, que je m'en réfère à un événement contemporain. Un homme sans prétentions, dans le silence de son cabinet, saisit la plume et, en quelques mots empreints d'une simplicité grandiose, fait tomber les chaînes de quatre millions d'esclaves ; et la sublimité de cet acte de justice fait courir un frémissement dans le monde entier ! Faites un récit de tous les grands phénomènes physiques survenus pendant ces dix-huit siècles ores écoulés, éclipses, pluies d'aérolithes, éruptions volcaniques, tremblements de terre, tempêtes, qu'est-ce que tout cela auprès d'un acte d'émancipation ? En quoi ces phénomènes, grandioses ou terribles, ont-ils sensiblement affecté les destinées des hommes et des peuples ? quelle place tiennent-ils dans les pages de l'histoire ? Non, il n'y a de sublime que les idées, les principes, les vérités. Si nous avions un langage spiritualiste exprimant dans leur pureté les choses de l'esprit, nous n'aurions jamais eu besoin d'images sensibles ou matérielles pour dépeindre la gloire de la Présence de Christ

parmi les hommes. N'allons pas du moins, à cause de cette nécessité de notre nature, grandir les choses matérielles et sensibles aux dépens des choses de l'esprit. Aucun événement historique, vu du dehors, n'a égalé la sublimité de la promulgation de la loi sur le Sinaï ; cependant, nous dit saint Paul (2 Cor. III, 7, 8), « si le ministère de la mort, écrit et gravé sur la pierre, a eu sa part de gloire, au point que les enfants d'Israël ne pouvaient fixer du regard le visage de Moïse et sa gloire passagère, combien le ministère de l'Esprit (justice et liberté) ne sera-t-il pas plus glorieux ! »

II

La Royauté de Christ.

Nous allons aborder maintenant, à la suite du Dr Warren, l'examen des questions qui se rattachent au sujet fondamental de la Parousie.

Les coordonnées de la Parousie sont : la *Royauté de Christ,* la *Résurrection* et le *Jugement.*

Christ est venu, une première fois, dans un état d'abaissement et de souffrance, pour encourir une mort ignominieuse et s'offrir en sacrifice pour le péché. Il est venu une seconde fois, couronné de gloire et d'honneur, pour établir sa Présence permanente au milieu des siens. Dès lors, le cours entier des affaires humaines, tel que l'a esquissé l'esprit prophétique, dans l'Ecriture, et tel que l'a dirigé la Providence, dans l'histoire de l'Eglise et du monde, a été déterminé par l'action de la Parousie, ou Présence, de Christ.

La première esquisse de cette histoire nous est tracée par le Seigneur lui-même dans son grand discours prophétique. Après avoir rendu les disciples attentifs à tous les signes précurseurs de sa Parousie, et après avoir déterminé avec précision, non pas le jour et l'heure, mais l'époque (« cette génération ») où tout cela devait arriver, il en vient à parler du but de la Parousie elle-même. Nous savons bien qu'à l'ordinaire on coupe en deux morceaux le discours eschatologique de saint Matthieu (XXIV, 1; XXV, 30 et XXV, 31-46) et qu'on les sépare l'un de

l'autre par un intervalle sans limites. Nous profitons de l'occasion pour protester contre ce procédé et contre cette violation des principes les plus élémentaires de l'exégèse. L'unité d'un discours est chose sacrée, à moins que l'auteur lui-même ne nous dise clairement à quoi il faut nous en tenir. Mais ici nous n'avons aucun indice quelconque d'une dualité, ou d'un point d'arrêt ; le verset 31 du chapitre XXV se lie à ce qui précède au moyen du conjonctif δέ et de l'adverbe τότε, et les mots ἔλθῃ ἐν τῇ δόξῃ ne font que reprendre l'idée du verset 30 du chapitre XXIV (τότε φανήσεται — μετὰ δόξης πολλῆς). Partout le discours se montre lié dans ses articulations et d'une structure compacte.

Cela posé, que doit être la Présence de Christ dans le monde, à partir de la génération contemporaine ? C'est la Présence de son Roi, assis sur le trône de sa gloire, remplissant les fonctions de *Pasteur des peuples* (ποιμὴν λαῶν, comme dirait Homère, et comme le dit le psalmiste, Ps. II, 8, 9 ; Apoc. II, 27 ; XII, 5 ; XIX, 15) et de *Souverain Juge*, et inaugurant le *Royaume* préparé dès la fondation du monde. Ce Royaume des cieux, si longtemps attendu et si ardemment désiré, n'aura point de fin ; il est destiné à donner aux justes la *vie éternelle*. Un dernier trait, non moins essentiel, de la Royauté de Christ ainsi inaugurée, c'est qu'elle est *conquérante*. Toutes les nations sont assemblées devant lui ; mais c'est un monde en révolte contre son souverain légitime, et poussé à la révolte par l'ange rebelle et ses alliés, auxquels est préparé le feu éternel. Le Roi doit dompter cette révolte et conquérir son propre royaume, accueillir les justes qui l'ont reconnu et repousser ceux qui ne l'ont point assisté, juger et combattre en toute justice jusqu'à ce qu'il ait mis tous ses ennemis sous ses pieds (comp. Apoc. XIX, 11 et 1 Cor. XV, 25). Cette portion du discours eschatologique n'a été violemment séparée de tout ce qui précède qu'en vertu d'un préjugé ; on a cru voir qu'elle se rapportait d'une manière exclusive au jugement dernier et à la fin du monde. Il n'en est rien ; elle nous montre le Fils de l'homme dans le plein exercice de ses prérogatives royales, et de son autorité sur les « nations »,

comme étant le Pasteur qui assemble son troupeau et qui brise les rebelles avec une verge de fer.

L'avènement de Jésus au trône a eu lieu le jour de l'Ascension, ainsi qu'il résulte expressément de nombreuses déclarations (Marc XVI, 19 ; Act. II, 33 ; VII, 55 ; Hébr. I, 3 ; VIII, 1 ; X, 12 ; XII, 2 ; 1 Pier. III, 22 ; Philip. II, 9-11 ; Eph. I, 20-23). Il n'y a d'autre avènement que celui-là ; et il n'y a qu'un seul royaume de Christ, celui qui a commencé alors, et dont la capitale est dans le ciel, c'est-à-dire dans le monde supra-sensible. C'est là que Christ est assis sur son trône, et il ne l'échangera pas contre un trône à Jérusalem. Il y a eu et il y aura, sans doute, un développement du royaume de Christ, un accroissement de puissance et de gloire ; il n'y a pas à attendre un commencement nouveau. L'avènement de Christ au trône a été promptement suivi d'un événement merveilleux qui a mis en pleine lumière son pouvoir royal et qui a inauguré son règne parmi les hommes ; excepté la venue du Fils de Dieu sur la terre, aucun événement ne surpasse en grandeur la descente du Saint-Esprit, le point de départ de la vie en Dieu, de cette vie nouvelle qui n'a cessé d'agir et de s'étendre et qui agira constamment jusqu'à ce que soit atteint le but final et suprême de la transformation de l'humanité à l'image de Christ. Le livre des Actes est le document par excellence de cette royauté de Jésus, le Sauveur des hommes, édifiant son Eglise et la comblant de ses bienfaits, et en même temps le Juge, purifiant son Eglise par la discipline, punissant ses ennemis et déjouant les arrêts, les plans et l'hostilité ouverte des politiciens du jour. C'est un pouvoir visible et tangible dans ses effets, mais non dans sa nature spirituelle ; et tout l'éclat de la présence corporelle de Christ et de ses nombreux miracles n'a pu atteindre à la grandeur de ces résultats. Cependant, les premiers chrétiens ne songeaient pas encore à abandonner le temple et la synagogue ; ils célébraient les fêtes nationales, observaient le sabbat et les rites juifs, pratiquaient la circoncision, étaient remplis de zèle pour a loi (ζηλωταὶ τοῦ νόμου, εὐλαβεῖς κατὰ τὸν νόμον), ne différaient pas extérieurement de leurs compatriotes, se réglaient en tout

d'après les formes anciennes et étaient habitués à opposer l'ancien αἰών à l'αἰὼν μέλλων. Pour compléter l'avènement du Seigneur et pour établir sa Parousie, il manquait encore l'inauguration visible de son Règne ; et ce grand fait a eu lieu précisément à l'époque de la génération contemporaine : Jérusalem, la cité de David, la capitale de la nation juive, avec son temple et son sanctuaire, fut détruite après un siège sanglant et horrible où s'effondra le système civil et religieux de l'ancienne économie. Le monde entier fut atterré à ce tragique spectacle (Apoc. I, 7 : « tout œil le verra ») ; et l'on n'a cessé, depuis dix-huit siècles, de le considérer avec stupeur comme la démonstration visible de l'auguste majesté de Christ affirmant, sur les juifs eux-mêmes, son pouvoir royal et son autorité judiciaire. « Lorsque le maître de la vigne viendra, que fera-t-il à ces vignerons ? Il les fera périr misérablement, ces misérables, et il affermera la vigne à d'autres » (Math. XXI, 40-46). « Le roi irrité envoya ses troupes, fit périr ces meurtriers et brûla leur ville » (Math. XXII, 7). « Comblez donc la mesure de vos pères... afin que retombe sur vous tout le sang innocent répandu sur la terre... Je vous le dis en vérité, tout cela retombera sur cette génération... » (Math. XXIII, 32-39). « ... Je vous le dis en vérité, cette génération ne passera point, que tout cela n'arrive » (Math. XXIV, 34). « Je vous le dis en vérité, quelques-uns ici présents ne mourront point, qu'ils n'aient vu le Fils de l'homme venir dans son règne » (Math. XVI, 28). « Je vous le dis en vérité, vous n'aurez pas achevé de parcourir les villes d'Israël, que le Fils de l'homme sera venu » (Math. X, 23). Tout se tient, tout se lie dans ces solennelles déclarations : l'avènement du Fils de l'homme a été marqué, de la manière la plus décisive, par la chute de Jérusalem, et dès lors a commencé sur la terre ce Règne qui doit la remplir de sa gloire et subjuguer tous les royaumes.

Cette destruction violente de l'ancienne économie n'a pas eu lieu immédiatement après l'Ascension. Le Royaume des cieux a été comparé par Jésus lui-même au grain de sénevé, au levain (Math. XIII, 31-33), à la germination de la semence et

à la formation de l'épi (Marc IV, 26, 27). La moisson et la séparation de l'ivraie d'avec le bon grain viendront ensuite. De même, et en un certain sens, la Parousie a commencé dès le jour de la Pentecôte ; mais la vraie nature de cette grande évolution n'a été bien comprise par les chrétiens qu'après la chute de Jérusalem et la complète abolition de l'économie mosaïque. Le jour des petits commencements n'amène aucun changement sensible dans l'aspect extérieur des choses : le temple, la synagogue, le cérémonial rituel continuent d'exister comme si de rien n'était ; dans les rapports extérieurs des hommes entre eux, aucune modification n'est introduite, car les apôtres sont juifs (Act. X, 28), les premiers convertis sont juifs et se considèrent comme tels avec l'assentiment des juifs et des gentils, et la juridiction des sanhédrins n'est mise en question nulle part. Mais, au-dessous de la surface, un profond changement s'élaborait, et les hommes, tout entiers à leurs affaires, ne le voyaient pas ; à leur insu et sans leur participation, la semence, déposée dans le sol, germait, croissait, montait en herbe et en épis. Les apôtres eux-mêmes n'en avaient pas pleinement conscience ; il fallut des années et une intervention directe du Seigneur pour décider saint Pierre à franchir le seuil d'une maison païenne et à admettre dans l'Eglise les prémices des gentils ; il fallut vingt ans pour que le synode de Jérusalem s'abstînt d'imposer aux nouvelles Eglises la pratique de la circoncision et l'observation de la loi ; et ce n'est qu'à la veille de la guerre juive que l'épître aux Hébreux et l'Apoclaypse révélèrent à l'Eglise l'abrogation de l'ancienne économie et la destruction violente de tout ce qui servait encore à la représenter. En un mot, la révélation de la Parousie, non moins que la manifestation de Christ pendant son ministère, a été graduelle et progressive ; et les quarante ans qui se sont écoulés entre l'ascension et la chute de Jérusalem ont été en fait, pour l'Eglise chrétienne, une période de gestation. Il n'y a pas eu de révolution, mais une naissance, une évolution organique, une transition merveilleusement ménagée, que Néander appelle avec raison « le trait le plus remarquable de la diffusion du christianisme. »

Cette transition a été comparativement aisée et naturelle. Ainsi en est-il de toute vie indépendante ; elle est précédée par une période embryogénique qui lui permet d'acquérir une maturité suffisante et de s'assurer une existence à elle propre. C'est ce que saint Jean nous fait comprendre dans sa vision symbolique de l'Apoc. XII : la femme en travail d'enfant, qui va mettre au monde un enfant mâle, lequel paîtra toutes les nations avec une verge de fer, — c'est-à-dire le Messie et son royaume messianique. Le Seigneur, ses apôtres, les premiers convertis, sont sortis du sein de la nation juive ; le temple, les synagogues ont été le premier berceau de l'évangélisation et de l'Eglise ; la Diaspora, dès le jour de la Pentecôte, a répandu dans tout l'empire les premières semences du nouvel Israël ; la loi a été un pédagogue pour amener à Christ ; la prophétie de l'Ancien Testament a enseigné les rudiments du christianisme et préparé les voies au royaume messianique ; les chrétiens, longtemps considérés comme des juifs, ont été mis au bénéfice des immunités concédées partout à ce peuple célèbre ; plus d'une fois, grâce à cette tolérance, la magistrature romaine a efficacement protégé l'Eglise naissante contre l'aveugle furie de la synagogue ; le réseau de la Diaspora a été le filet pour les pêcheurs d'hommes : si bien qu'en déterminant les principaux centres du judaïsme, nous avons déterminé d'avance les principales stations du christianisme primitif. En tenant compte de ce caractère de transition de l'époque des apôtres, rien ne demeure inexpliqué dans l'histoire de la Parousie. Au sens strict des mots et de l'idée, la Parousie a commencé à l'Ascension ; mais elle n'a été pleinement comprise que lors de la destruction de Jérusalem, fait culminant qui a rendu visible l'établissement du nouveau royaume des cieux et a révélé la puissance et la gloire du Seigneur aux yeux du monde entier. Il en sera de même dans l'avenir : la providence de Dieu est toujours l'interprète de sa parole, et elle répandra sur les événements de l'histoire une lumière toujours plus grande jusqu'à ce que nous soyons assez forts pour « comprendre avec tous les saints les dimensions de l'amour de Christ, qui surpasse toute connaissance. »

Le nouveau royaume des cieux a été assailli de bonne heure par la persécution. Protégé par sa faiblesse même contre les ennemis du dehors, il n'a pu échapper à la malignité des ennemis du dedans ; sa pierre angulaire a été la mort de son fondateur, les matériaux de l'édifice ont été liés et cimentés par le sang des martyrs (Math. X, 17-22 ; XXIII, 34 ; XXIV, 9 ; Act. XIV, 22 ; 1 Thes. II, 15 ; 2 Tim. III, 12). Or, que nous apprend l'histoire au sujet de ces persécutions ? La première puissance persécutrice a été le judaïsme ; à commencer par la crucifixion du Messie, il n'a cessé de poursuivre l'Eglise de sa haine, jusqu'à ce qu'une destruction subite l'eut arrêté court dans sa carrière. La seconde puissance persécutrice a été le paganisme ; la politique de large tolérance suivie par les premiers empereurs fut abandonnée sous le règne de Néron, on sait pour quel motif, et, jusqu'à l'abdication de Dioclétien (en 303), Rome et les provinces redoublèrent d'efforts pour extirper la religion nouvelle, mais sans réussir à abattre la persévérance héroïque des martyrs et des confesseurs de la foi. La troisième puissance persécutrice a été l'islamisme. Il est vrai que le fondateur de l'islamisme tenait Jésus-Christ pour un prophète ; que le cimeterre des musulmans exerça principalement ses ravages parmi les nations païennes et idolâtres plutôt que parmi les juifs et les chrétiens ; et que les grands empires des califfes et des mores ne menacèrent pas sérieusement l'Eglise dans son ensemble. Mais lorsque, au quatorzième siècle, surgit l'empire ottoman, qui arracha Constantinople à la chrétienté et couvrit une grande partie de l'Afrique, de l'Asie et de l'Europe, le croissant refoula avec impétuosité la croix, les persécutions les plus inhumaines sévirent de nouveau contre les « chiens d'infidèles », et le nom des Turcs devint en Europe le synonyme de tout ce qu'il y avait de plus redouté et de plus abhorré.

Que nous dit l'histoire prophétique des persécutions, retracée dans le Nouveau Testament et en particulier dans le livre de l'Apocalypse ?

La persécution juive est représentée par Jésus, dans Matth. XXIV, comme devant précéder la destruction de Jéru-

salem (comp. X, 17-22; XXIII, 34; XXIV, 9; 1 Thes. II, 15). Cette même description, sous une forme développée, se trouve dans l'Apocalypse, chap. VI-XI; impossible d'imaginer un rapport plus étroit, une connexité plus parfaite, entre les paroles de Jésus et la série des sceaux apocalyptiques:

Le choc des nations et des royaumes = premier sceau : la conquête;
Guerres et bruits de guerres. . . . . = second sceau : la guerre;
Famines . . . . . = troisième sceau : la famine;
Pestilences ou épidémies (Rec.). . . = quatrième sceau : la mortalité;
Persécution et supplices . . . . . = cinquième sceau : les martyrs (Luc XVIII,7);
Ténèbres, chute des astres. . . . . = sixième sceau : éclipses, chute des astres...

Le sixième sceau correspond en outre aux scènes de terreur et de désespoir décrites dans Luc XXI, 25, 26; XXIII, 27-31; il renferme aussi le rassemblement des élus d'entre les enfants d'Israël et d'entre les gentils (Math. XXIV, 14, 31), échappés à la grande tribulation que saint Jean, à l'exemple de Jésus, appelle ἡ θλῖψις ἡ μεγάλη et qu'il décrit ensuite sous les plus vives couleurs dans la série des trompettes (VIII-XI, 19). Le chapitre onzième, en particulier, annonce le châtiment réservé à la « grande ville où le Seigneur a été crucifié » (comp. Luc XIX, 41-44; XXI, 20-24; Math. XXIII, 32-93; XXIV, 15-28; Marc XIII, 14-23); et les symboles du temple transféré au ciel et de l'arche de l'alliance confirment l'établissement définitif du royaume éternel dont Christ vient de prendre possession avec puissance et avec grande gloire. Le discours eschatologique de Math. XXIV (et parallèles) devient ainsi, comme on l'a justement nommé, l'ancre de l'interprétation de l'Apocalypse et la pierre de touche des systèmes apocalyptiques.

Le tableau du paganisme persécuteur est tracé dans les chap. XII-XIX de l'Apocalypse. Le dragon donne à la bête sa puissance; la bête est un puissant empire qui excite l'admiration universelle et qui s'impose à l'adoration du monde entier. Réputé invincible, le monstre a à son service une autre bête, douée d'une astuce infernale et d'une merveilleuse puissance de séduction. Le mégathérium a pour lui toute la puissance royale et toute la puissance matérielle; mais ce qu'il a de particulier, c'est son caractère religieux, son arrogance blasphé-

matoire, et l'on reconnaît aussitôt, dans cette description, l'homme du péché, le mystère d'iniquité dont parle saint Paul dans la seconde aux Thessaloniciens. C'est qu'en effet le monstre est à la fois l'empire romain dans son pouvoir irrésistible, et l'empereur qui le personnifie dans sa bestialité; le cryptogramme de XIII, 18 servant à exprimer en chiffres un « nombre d'homme, » c'est-à-dire le nom du césar Néron en lettres hébraïques. D'autre part, le monstre (l'empire) est représenté (au chap. XVII) comme servant de monture à la grande prostituée, à la grande ville aux sept collines, capitale et maîtresse du monde païen, déjà enivrée du sang des martyrs. Quant à la seconde bête, elle représente et personnifie le faux prophétisme (XVI, 13; XIX, 20; XX, 10), c'est-à-dire la religion païenne avec son cortège de prêtres, d'augures, de magiciens, de thaumaturges, de charlatans de toute espèce, avec son système de séductions mondaines, de fraudes, de magie et de superstitions, avec son culte de la force brutale, avec son servilisme intellectuel et politique, en un mot avec tout ce qui contribuait à étayer les institutions de l'état païen divinisé. Contraste étrange et significatif! C'est l'Agneau qui se présente pour combattre la bête; il a avec lui les prémices de ses élus, des rachetés, et les armes avec lesquelles ils livrent la grande bataille sont la chasteté, la fidélité et la véracité. Véritable triomphe de l'Esprit sur la force brutale. Des proclamations prophétiques et symboliques annoncent l'issue de la lutte; les sept anges versent sur la terre les sept coupes de la colère de Dieu; le jugement de la grande prostituée est suivi d'une triple description de la catastrophe, et du grand alléluia céleste; la victoire du Logos sur la bête et ses adorateurs se termine par leur destruction, et le dragon lui-même, l'instigateur de la puissance persécutrice, est saisi, lié pour mille ans et jeté dans l'abîme.

Nous reviendrons plus loin sur le sujet du millénium. La défaite du dragon signifie que la persécution de l'Eglise par le paganisme a pris fin; ce que nous pouvons rapporter soit à l'époque de la conversion de Constantin (312), soit à la promulgation de l'édit (324) par lequel le vainqueur de Licinius

exhortait tous les sujets de l'empire à imiter sans délai l'exemple de leur souverain, et à embrasser la vérité divine du christianisme. Cet édit garantissait à tous, du reste, une large tolérance ; mieux que cela, une pleine et entière liberté religieuse, aussi bien en faveur des chrétiens que des païens. Ce fut un coup fatal pour le paganisme, qui s'affaissa aussitôt et tomba en décadence ; en même temps, la fondation de Constantinople déplaçait le centre de l'empire, et Rome, frappée au cœur, ne fut bientôt plus que l'ombre d'elle-même. Ces événements mémorables furent considérés par les contemporains et par Constantin lui-même comme l'accomplissement de la prophétie apocalyptique ; les enseignes romaines furent remplacées par le labarum, également gravé sur les monnaies impériales , et à l'entrée du palais de l'empereur, un immense tableau représentait Constantin foulant aux pieds le dragon du paganisme, le perçant de ses flèches et le précipitant au plus profond de la mer, en vertu de la croix qui resplendissait au-dessus de la tête du vainqueur. Après trois siècles de luttes, le monde gréco-romain était subjugué par la seule puissance de la Parole de Dieu et se mourait d'une consomption incurable ; tandis que le christianisme triomphant, que Dioclétien s'était flatté d'extirper, s'emparait de la direction des affaires et se plaçait à la tête de la civilisation. Nous qui vivons dans des temps infiniment meilleurs, nous avons peine à comprendre la grandeur des résultats acquis au commencement du quatrième siècle ; mais si nous avions pu assister au concile de Nicée et porter nos regards sur cette foule d'évêques dont plusieurs portaient encore les stigmates de la persécution, si nous avions pu voir qu'au-dessus du siège réservé à l'empereur il y avait un siège plus élevé où trônait la parole de Dieu, nous aurions partagé sans doute les sentiments de bien des spectateurs et réalisé aussi vivement qu'eux le fait qu'une immense révolution venait de se consommer sous les auspices de la liberté de conscience. Cela ne veut pas dire du tout qu'au lendemain de la conversion de Constantin la félicité milléniale ait commencé sur la terre, et que les siècles suivants aient été pour l'Eglise une longue période de bonheur et de prospérité. Il nous faut ici

considérer les choses au point de vue essentiellement négatif de la vision apocalyptique elle-même : la destruction de la bête, c'est-à-dire du paganisme persécuteur. Il est assurément digne de remarque que les éléments positifs, l'action directe du christianisme et de l'Eglise sur le monde, ne forment la matière que des deux derniers chapitres.

Mais avant que cette action se manifeste librement, il reste à la chrétienté un dernier et furieux assaut à repousser. La description est très courte ; les mille ans révolus, Satan est délié, et il déchaîne à son tour les hordes innombrables de Gog et Magog qui, du bout de l'horizon, viennent se heurter au campement des saints, pour être finalement réduites en cendres par le feu du ciel. Sous le nom générique de Gog et Magog, la tradition juive rangeait toutes les tribus nomades des régions transcaucasiennes et transcaspiennes, y compris par conséquent les Scythes qui, au temps d'*Ezéchiel*, s'étaient rendus si redoutables à l'Asie occidentale, et les tribus tartares et mongoles. Ces vastes régions, dont les barbares habitants ont été, de temps immémorial, la terreur du monde civilisé, ont donné naissance aux Turcs, qui commencent à figurer dans l'histoire dès le sixième siècle et ont fait ensuite d'assez fréquentes apparitions ; mais leur puissance ne date que du quatorzième siècle. En 1326, mille et deux ans après la promulgation de l'édit de Constantin, les Turcs s'emparaient de la ville de Prusa (Broussa) dans l'Asie Mineure et en faisaient leur capitale ; de cette conquête date l'ère véritable de l'empire ottoman, aujourd'hui bien malade, mais pendant plusieurs siècles la terreur du monde chrétien. Au commencement du dix-septième siècle, cet empire formidable était à l'apogée de sa puissance et faisait trembler l'Europe. Les choses ont bien changé depuis lors ; l'empire turc est tombé en enfance et ne subsiste plus qu'en vertu d'une convention tacite des nations chrétiennes. Celles-ci sont devenues enfin les maîtresses du monde ; et aucune puissance païenne, bouddhiste ou musulmane ne serait en état de leur résister un seul jour, si elles unissaient leurs forces. Cependant le christianisme lui-même est devenu agressif ; et poursuivant ses conquêtes pa-

cifiques, il finira, dans un avenir plus ou moins rapproché, par embrasser la famille humaine tout entière. La chrétienté a cessé d'être un « campement investi » par des nations hostiles ; l'empire turc a été la dernière des trois grandes puissances persécutrices, et selon toute apparence nous sommes au terme de la liquidation.

Abordons maintenant le sujet du *Millénium*, qui se rattache étroitement au récit de la victoire sur la bête. Saint Jean voit des trônes, occupés par des personnages auxquels est conférée la dignité judiciaire, sacerdotale et royale. La description est générique ; elle va être précisée. Il s'agit des martyrs et des confesseurs, des victimes de la persécution païenne (remarquez le mot technique πελεκίζω) et de ceux qui, au péril de leur vie, ont refusé d'adorer la bête et son image ; la récompense de leur fidélité à la parole de Dieu et au témoignage de Jésus leur est personnelle ; ils sont « heureux et saints » à un degré éminent, et ils participent à la royauté de Christ d'une manière toute spéciale, parce qu'ils ont bu à la même coupe que lui (Math. XX, 22) et partagé son abaissement et ses souffrances (Math. XIX, 27, 29). C'est le privilège de tout enfant de Dieu d'être au nombre des héritiers de Dieu ; mais le privilège le plus glorieux, celui d'être cohéritiers de Christ, est réservé à ceux qui ont souffert avec lui (Rom. VIII, 16, 17), qui partagent ses souffrances (1 Pier. IV, 12, 13), qui achèvent en leur chair, pour son corps qui est l'Eglise, ce qui manque aux souffrances de Christ (Col. I, 24), qui portent sur leur corps les stigmates de Jésus (Gal. VI, 17), et qui ont vaincu comme il a vaincu lui-même (Apoc. II, 26, 27, III, 21).

Ils régnèrent et vécurent avec Christ pendant mille ans. Cela ne peut signifier qu'au terme de cette période ils aient dû quitter leurs trônes ; mais il en résulte un contraste absolu entre les honneurs du triomphe, à eux réservés, et le traitement auquel a été condamné leur grand ennemi, le dragon, l'ancien serpent (comp. XII, 10, 11). Au reste, ce que saint Jean a vu, ce ne sont pas des corps ressuscités, mais « les âmes » des martyrs et des confesseurs ; et cette « première résurrection » ne doit pas s'entendre d'un rapport de priorité, mais

d'une distinction honorifique, d'après l'usage très fréquent du mot πρῶτος. La différence s'accuse pareillement dans une particularité de langage à laquelle on ne prête pas assez d'attention : la résurrection en général, le Nouveau Testament l'appelle ἀνάστασις τῶν νεκρῶν, « la résurrection *des* morts ; » celle de Christ et des martyrs, ἀνάστασις ἐκ τῶν νεκρῶν, » d'*entre* les morts » (comp. Rom. VIII, 11 ; X, 7 ; Eph. I, 20 ; Philip. III, 11 ; Hébr. XIII, 20 ; 1 Pier. I, 3-21). Il y a là un ordre de préséance, qui est clairement démontré dans 1 Cor. XV, 23 (ἕκαστος ἐν τῷ ἰδίῳ τάγματι), une résurrection meilleure (Hébr. XI, 35), un prix plus élevé Philip. III, 14) que saint Paul ambitionne avec un désir intense, comme la couronne sanglante du martyre.

De ces hautes cimes, le regard du prophète s'était abaissé sur la terre (description sommaire de Gog et Magog) ; il s'élève de nouveau à la contemplation des réalités suprasensibles, par la description du *Jugement des morts* (XX, 11-15) ; ce qui n'est pas, tant s'en faut, le jugement dernier et la fin du monde, mais la conclusion de toute la partie du livre qui commence avec le chapitre douzième (comp. XIX, 20 ; XX, 10, 14, 15). Les martyrs et les confesseurs, les fidèles témoins de Christ, sont assis sur des trônes pour juger et pour régner ; mais que sera-ce de tous ceux qui les ont persécutés et martyrisés, et qui se sont faits les instruments et les complices de la persécution ? Ils sont jugés selon leurs œuvres, et jetés dans l'étang de feu où ont été précipités déjà le dragon, la bête et le faux prophète. Il en est autrement du Jugement universel ; car celui-ci embrasse à la fois « les vivants et les morts » (Act. X, 42 ; 2 Tim. IV, 1 ; 1 Pier. IV, 5) et doit être précédé de la transformation instantanée des uns et de la résurrection des autres (1 Cor. XV, 51 ; 1 Thes. IV, 17 ; Philip. III, 21 ; Jean V, 28, 29). Nous verrons plus tard que le Jugement universel a une portée beaucoup plus grande, une sphère bien plus étendue ; le Juge suprême qui a puni Ananias et Saphira, qui a frappé Hérode et qui a renversé Jérusalem, exerce continuellement son pouvoir sur les vivants et sur les morts, et il n'use d'aucun délai, car, pour ne citer qu'un seul passage, « il est réservé aux hommes de mourir une seule fois, après quoi vient le jugement »

(Hébr. IX, 27). Tous les commentateurs ont reconnu que la scène du jugement apocalyptique a son prototype dans le chapitre septième de Daniel; mais là aussi il est question du sort final réservé aux persécuteurs des enfants de Dieu, et non pas d'un jugement universel. L'explication du fait nous est fournie par le verset XX, 5 : « Le *reste des morts* ne vécut point, jusqu'à l'expiration du millénium. » Les martyrs et les confesseurs régnèrent et vécurent avec Christ pendant mille ans ; les autres morts ne vécurent point jusqu'au même terme, et alors il fut rendu un jugement solennel, mais partiel, dont les principes généraux sont applicables à tous les âges, mais dont la portée directe concerne l'issue finale de la persécution païenne. Il y a plus d'une session au grand jour des assises de Christ.

Ainsi se continue la Parousie. La présence de Christ parmi les hommes perpétue son règne et son gouvernement, pour amener la *consommation finale* dont le Seigneur lui-même et ses apôtres nous ont laissé une description propre à satisfaire les plus ardentes espérances. Nous ne nous arrêterons pas à réfuter en détail le grossier chiliasme des adventistes et des millénaristes ; à les entendre, il devrait se produire subitement une réapparition visible et corporelle de Jésus-Christ, amenant à sa suite la destruction des inconvertis, la conflagration du globe et l'établissement, à Jérusalem ou ailleurs, d'un royaume messianique temporel. Or la Parousie n'est plus à venir : elle a commencé il y a dix-huit siècles, et c'est par la voie du développement qu'elle atteindra sa consommation finale. La vie organique ne procède pas par des coups de théâtre ; elle commence par un germe, comme le grain de blé et de sénevé ; elle agit lentement, mais sûrement, comme le levain déposé dans la pâte ; les grands faits de l'âge apostolique et de l'histoire de l'Eglise, les jours de la Pentecôte, de la Réformation, des réveils et des missions, démontrent que le salut des hommes par la puissance de la Parole et de l'Esprit, l'accroissement de l'Eglise, les progrès plus ou moins rapides du royaume de Christ, ont toujours été le fruit des mêmes forces spirituelles agissant dans les individus et dans la Société. La conquête du monde se poursuit, dès l'origine du christianisme, par les mêmes moyens

et en vertu des mêmes lois, et il n'y a pas de raison pour qu'il en soit autrement à l'avenir. Dans le monde moral comme dans le monde physique, domine la loi du développement progressif ; la méthode est uniforme, et cependant les résultats présentent une merveilleuse diversité. Ajoutons quelques considérations à l'appui.

Le christianisme est destiné à devenir la religion universelle. Ceci implique l'exploration de toutes les parties de la terre ; et pas n'est besoin de démontrer qu'à cette découverte de la terre se rattachent étroitement les progrès de l'Evangile et de son influence sociale ; encore un demi-siècle, peut-être moins, et il n'y aura plus une seule contrée habitable qui n'ait été explorée et ouverte à l'action de l'Evangile. Le christianisme est la religion définitive. Dès à présent, elle est la seule qui gagne du terrain ; les autres s'immobilisent, ou tombent rapidement en décadence, ou disparaissent à son approche. Le christianisme doit gagner en intensité, développer l'expérience, rendre la piété plus intelligente et mûrir les caractères ; il doit multiplier ses conquêtes parmi les inconvertis et produire des moissons toujours plus abondantes, fortifier l'éducation au sein de la famille, provoquer de plus nombreux réveils, apaiser les dissensions sectaires, pousser plus vivement à l'unité des cœurs et des esprits, écarter les obstacles qui s'opposent à la marche de la vérité, centupler les forces de l'Eglise dans la lutte contre l'incrédulité et le mal. Sous tous ces rapports, les progrès réalisés depuis un siècle sont visibles et les fruits de l'Evangile gagnent en maturité, sous l'action continue et latente de l'Esprit. Vienne une nouvelle Pentecôte, et la puissance de l'Evangile atteindra un degré d'intensité sans précédents, car elle couvrira le monde entier, et pénétrera toutes les forces qui affectent le développement des individus et de la société : le gouvernement, les lois, l'éducation, les sciences, les arts et métiers, la philosophie, le commerce, l'industrie, la mode, l'économie domestique, etc. Quand nous songeons à ce qu'étaient, au temps des Césars et des Hérodes, le gouvernement et la vie sociale, les sciences et leurs applications, ne voyons-nous pas le profond contraste que présente l'état de

choses actuel, et ne sommes-nous pas vivement impressionnés par les changements qui déjà ont eu lieu? Nous en faisons honneur principalement au christianisme, car nous savons que les hommes de science sont, en grande majorité, des croyants et des esprits religieux et qu'ils travaillent sous la double impulsion de leur zèle pour la vérité et deleur fidélité au royaume spirituel qui doit s'assujettir les forces du monde. Enfin, en régénérant les individus et en sanctifiant les forces de la société, le christianisme ne peut qu'amener la *rénovation de la terre elle-même*. Lorsque nos premiers parents furent chassés de l'Eden dans le vaste, vaste monde, il leur fut imposé de le cultiver à la sueur de leurs fronts. Il incombe à l'homme de transformer son séjour en Eden; le travail, dirigé par la science et l'art, et soutenu par la richesse, modifie rapidement la face du globe; l'intention première du Créateur, en faisant l'homme à son image, était d'en faire le dominateur de toutes ses œuvres sur cette terrre, et cette intention subsiste, toujours plus évidente; puisque Christ veut faire de l'homme une nouvelle créature à sa propre image, c'est que, par le moyen de l'homme nouveau, il veut faire toutes choses nouvelles (2 Cor. V, 17; Apoc. XXI, 1, 5). Cette rénovation du monde sera le triomphe de Christ, son maître et son roi

L'achèvement de la conquête sera couronné par la *victoire ;* le règne militant de Christ aura raison de tous ses ennemis (1 Cor. XV, 24-26) et le dernier ennemi qui sera détruit c'est la mort. Pour bien comprendre ce langage de l'apôtre, il faut se rappeler que Jésus-Christ lui-même a paru afin de détruire les œuvres du diable (1 Jean III, 8), que le diable est nommé le dieu de ce monde, le prince des ténèbres, et que son pouvoir le plus redoutable réside dans sa puissance de la mort. Mais ce pouvoir, Jésus le lui a arraché ; « par la mort, il a anéanti celui qui a la puissance de la mort, c'est-à-dire le diable, et délivré tous ceux qui, par crainte de la mort, étaient toute leur vie retenus dans la servitude » (Hébr, II, 14, 15). Trois fois l'œuvre de Christ a mis fin à la persécution dont Satan avait été l'instigateur ; mais la victoire finale anéantit la puissance même de Satan. Trois fois le dragon a été arrêté court dans sa carrière ;

mais à la fin il est foré et détruit dans ses derniers retranchements, et c'en est fait pour toujours de l'ennemi de Dieu et de son royaume sur la terre. L'imagination la plus ardente ne saurait peindre ce que le monde sera quand le péché aura été détruit ; « ce sont des choses que l'œil n'a point vues, que l'oreille n'a point entendues et qui ne sont point montées au cœur de l'homme » (1 Cor. II, 9). Ainsi prendront fin les fonctions royales que le Seigneur a revêtues dès le premier jour de sa Parousie, c'est-à-dire dès le jour de l'Ascension, à travers les époques de la persécution, de la conquête et de la victoire ; fonctions de la royauté militante, qui perpétueront un règne de justice et d'éternelle félicité, où Dieu sera tout en tous.

L'apôtre dit en effet (1 Cor. XV, 24) que Christ, quand viendra la fin, remettra le royaume à Celui qui est Dieu et Père. Mais veut-il dire par là que le règne de Christ est temporaire, qu'au jour de la victoire le Christ se démettra de ses fonctions et descendra de son trône aussitôt que seront assurées la paix et la tranquillité universelles ? Le passage des Corinthiens étant le seul qui paraisse formuler une doctrine aussi étonnante, il vaut bien la peine de l'examiner d'un peu près. Tout d'abord l'on s'aperçoit que ce texte a une couleur militaire et belliqueuse ; il nous parle de guerres et de conquêtes. Le roi est un chef d'armée en territoire ennemi, et sa mission est de détruire toutes les dominations, les autorités et les puissances hostiles. Ce n'est donc pas le règne paisible d'un souverain sur des sujets aimants et obéissants, heureux de l'autorité de son sceptre ; dans ce cas, son abdication serait pour eux une calamité. Ce ne peut être, par conséquent, l'abdication d'un souverain ; c'est le fait d'un général en chef qui a rempli son mandat et qui résigne ses fonctions militaires. Mais en déposant son épée, symbole de la conquête, le Messie n'a pas déposé le sceptre ; et c'est ce que l'Apocalypse nous fait comprendre par le langage le plus sublime, dans la vision du cheval blanc (XIX, 11 ss.) monté par le conquérant, le Dux ou Imperator, vêtu du manteau militaire et dans l'attitude guerrière de Roi des rois et Seigneur des seigneurs. Plus loin (chap. XX, XXI), la figure du Vainqueur a disparu ; ses yeux ne lancent plus de flammes, son vêtement

n'est plus teint de sang, son ardente colère ne se répand plus sur les nations. Il est devenu maintenant le divin Epoux, mais il ne cesse de partager le trône de Dieu ; en même temps que Dieu, il est le temple de la ville sainte, il en est le flambeau ou la puissance éclairante. Comme Chef et Epoux de l'Eglise, il ne cessera donc pas de régner, d'alimenter le fleuve de vie, d'être servi et adoré aux siècles des siècles. Le règne conquérant a pris fin, mais la perpétuité du règne de paix et de gloire est élevée au-dessus de toute contestation (comp. Luc I, 32, 33 ; Hébr. I, 10; X, 12 ; Apoc. I, 5, 6; XI, 15), car les dons de Dieu à son propre Fils (Philip. II, 9-11 ; Hébr. I, 2 ; comp. Math. XI, 27, XXVIII, 18 ; Jean XVII, 2, 7, 9, 22) sont sans repentance. Héritier de toutes choses, le Fils a reçu du Père l'univers entier en partrimoine, et le Père ne peut déshériter le Fils ; or les rachetés participent à l'héritage du Fils, à son trône, à son règne, à sa gloire, ce qui constitue précisément leur éternelle félicité. Il ne faut pas oublier non plus que l'office sacerdotal de Christ est pareillement éternel ; or cette fonction, basée sur le grand sacrifice offert une fois pour le péché, est la fonction médiatoriale par excellence, et comme telle elle subsiste à toujours et à perpétuité (Hébr. V, 6 ; VII, 17-21, 25, 28) de sorte que, dans la nouvelle Jérusalem elle-même, l'Epoux est constammment appelé l'agneau (Apoc. XX, XXI), et dans l'admirable langage de l'épître aux Hébreux (XII, 22-24) la Jérusalem céleste, avec les myriades des anges et les esprits des justes parvenus à la perfection, n'est pas seulement la cité du Dieu vivant et le tribunal du Juge, mais aussi le temple du Médiateur de la nouvelle alliance, le royaume inébranlable qui n'est soumis à aucun changement.

Une question non moins importante se rattache à la phrase consacrée : *la fin du monde*, qui est censée correspondre, dans la plupart des versions, aux mots grecs συντέλεια τοῦ αἰῶνος (Math. XIII, 39, 40, 49 ; XXIV, 3 ; XXVIII, 20). Il y a là une confusion manifeste ; le mot αἰών est, à proprement parler, une division du temps, une période plus ou moins longue, comme le mot latin *ævum* (période antédiluvienne, période patriarcale, période mosaïque, période messianique), et n'a rien à faire

avec la conception du κόσμος. Quant au mot συντέλεια, il désigne le point de rencontre ou le point d'arrivée d'une ou de plusieurs périodes, ainsi que le fait clairement entendre le passage des Hébreux (IX, 26) où il est dit que Christ a paru une seule fois, ἐπὶ τῆς συντελείας τῶν αἰώνων, pour abolir le péché par son sacrifice. Mais autant le sens est clair, autant il est difficile de faire passer l'idée dans nos langues modernes. M. Segond (dans saint Matthieu) traduit : « la fin du monde ; » dans le passage des Hébreux : « la fin des siècles. » La version anglaise revisée traduit (dans saint Matthieu) « : the end of the world, » et annote en marge : « the consummation of the age, » conformément à la Vulgate (« consummatio sæculi ») ; dans le passage des Hébreux: « the end of the ages » (en marge : « consummation... »). M. Lutteroth, dans son excellent commentaire sur saint Mathieu, a d'abord traduit (au chap. XIII) : « la fin du siècle, » mais au chap. XXIV il a préféré : « l'accomplissement du siècle, » et rectifié dans ce sens les autres passages. Luther traduit toujours « la fin du monde » (« Ende der Welt, Weltende »). Mais lorsque Notre Seigneur parlait de la συντέλεια τοῦ αἰῶνος, il n'entendait pas parler du τέλος τοῦ κόσμου. Né sous la Loi et vivant sous la dispensation mosaïque, il employait le langage de son temps, et il distinguait simplement, comme ses apôtres, l'αἰὼν ἐνεστώς (le temps présent) de l'αἰὼν ὁ μέλλων (le temps à venir, les temps messianiques). Les paraboles de l'ivraie et du filet, et la question posée à Jésus par les disciples sur le mont des Oliviers, se rapportent à cette détermination du temps, c'est-à-dire à la fin de l'économie ancienne et au commencement de la nouvelle. Dans le nouveau Royaume des cieux, les hommes ne pourront entrer pêle-mêle ; nul ne pourra se targuer de sa descendance d'Abraham, nul ne sera admis que par une nouvelle naissance ; l'un sera pris et l'autre laissé ; le grain sera soigneusement nettoyé ; les vierges sages entreront avec l'époux, et la porte restera fermée aux vierges folles ; on aura beau dire : Seigneur ! Seigneur ! l'on n'entrera pas, si l'on ne fait pas la volonté du Père céleste ; tout arbre qui ne porte pas de bons fruits sera jeté au feu. L'ancien αἰών, qui approche de son terme, sera remplacé par le nouvel αἰών spirituel qui

ne comporte aucun mélange hétérogène. Quant à la conception du κόσμος, elle est absolument différente ; et jamais on ne trouve, dans le Nouveau Testament, une formule affirmant ou impliquant le τέλος ou la συτέλεια τοῦ κόσμου, la destruction de l'ordre cosmique établi de Dieu. Une seule fois (2 Pier. III, 6), il est dit que le monde (κόσμος) antédiluvien périt dans les eaux du déluge ; mais il n'est pas même question de la terre en tant qu'habitation des hommes, il ne s'agit que des habitants.

[Il est vrai que ce même passage (dans son entier, vers. 3-13) est constamment cité comme une preuve que les cieux et la terre, l'univers matériel, et ses éléments, seront un jour dissous et consumés par le feu. Le Dr Warren se donne beaucoup de peine pour analyser ce « passage remarquable et important ; » il oppose le traité de Philon sur « l'incorruptibilité du monde, » et il compare la phraséologie de l'Ancien Testament (en particulier Esaïe XXXIV, 4, 9, 10 ; XXIV, 19 ; Nah. I, 6 ; Ps. XLI, 6) pour prouver qu'un juif de l'époque ne pouvait avoir l'opinion qu'on lui prête (Philon la taxe d'impiété) et que le langage de 2 Pierre, comme celui des prophètes cités plus haut, n'est que symbolique et doit s'entendre tout simplement de l'*éon* juif qui va disparaître dans un embrasement et dans une catastrophe. La discussion à laquelle se livre le Dr Warren est pour le moins inutile ; l'authenticité douteuse de la seconde de Pierre, « le plus douteux des antilégomènes, » comme le reconnaît aussi le Dr Warren, nous dispense de l'obligation de discuter un texte qui n'a pas de place dans l'eschatologie des apôtres ; car, en tout ou en partie, cet écrit est postérieur au siècle apostolique (comp. surtout III, 2, 4).]

Revenons à l'Apocalypse. Elle se clôt par la vision de *la Nouvelle Jérusalem*, conception éminemment apostolique (Gal. IV, 21-31 ; Hébr. XII, 22-29), développant la promesse faite à l'Eglise de Philadelphie (III, 12) et symbolisant le royaume spirituel de Christ. Au temps de l'apôtre, la chrétienté était bien peu de chose encore et bien faible, et par surcroît elle venait d'être mise au ban de l'empire. La lumière du monde résistera-t-elle au vent de tempête qui s'est déchaîné? La foi et la fidélité des petites Eglises sortiront-elles triomphantes de l'épreuve

et de la grande tribulation? L'apôtre les rassure, non seulement par la description détaillée des jugements de Christ, mais par la description idéale de ce que l'Eglise de Dieu sera un jour dans le monde, comme demeure de Dieu « avec les hommes » (XXI, 3), comme la ville sainte illuminée par la gloire de Dieu (XXI, 23) et servant elle-même de flambeau et de puissance éclairante aux « nations et aux rois de la terre » (XVI, 24), et comme la dépositaire de la vie, pour « la guérison des nations » (XXII, 2). Lorsque la Cité de Dieu apparaît, il s'ouvre à nos yeux une période indéfinie, celle du renouvellement de toutes choses, sans que nous ayons à quitter cette terre et à faire abstraction de l'humanité, des peuples, des nations et des royaumes qui la composent, des besoins que l'Eglise est appelée à satisfaire, et des maux que l'Evangile est destiné à guérir. Ce tableau final repose délicieusement la vue, bien qu'il reste encore des ombres; et tout architecte édifiant sur le fondement posé par les apôtres doit constamment s'inspirer du plan de l'édifice dans sa symétrie et sa beauté. La Nouvelle Jérusalem est une ville imposante par sa position (à la vue de tous les peuples), par ses dimensions grandioses (mais soigneusement déterminées), par ses proportions symétriques et par la richesse de tous ses matériaux (comp. 1 Cor. III, 10). Placée au centre de l'humanité, elle est la demeure de Dieu avec les hommes, sa maison, son sanctuaire, son palais royal, sa capitale, repoussant de ses murs et de ses portes toujours ouvertes toute impureté, toute abomination et tout mensonge. Les nations marcheront à sa lumière, car l'Eglise est l'institutrice des peuples (Math. XXVIII, 19, 20; comp. Philip. II, 15) et elle ne peut prétendre à un honneur plus élevé que celui de briller par la lumière de l'Evangile dans sa doctrine et dans son enseignement. Son but suprême est de satisfaire les besoins spirituels de l'humanité souffrante et de rendre la santé aux nations par l'influence toujours plus directe de l'Evangile. Cela suppose nécessairement que l'Eglise, n'ayant plus à lutter pour son existence, est enfin parvenue à exercer avec une parfaite liberté tous ses moyens d'action spirituels; mais le moment où le but sera atteint et où les nations se trouveront guéries de leurs

maux, l'apôtre lui-même n'essaye pas de le préciser, car l'activité des serviteurs de Dieu doit « régner aux siècles des siècles » (XXII, 3, 5). C'est une perspective immense qui s'ouvre devant nous; elle est bien faite pour encourager la foi et la fidélité du peuple de Dieu dans tous les âges; qu'il nous soit permis de conclure que, au lieu d'une thèse eschatologique proprement dite, nous nous trouvons ici en présence d'une palingénésie et d'une ἀποκατάστασις qui ont un caractère essentiellement téléologique.

(*A suivre.*)